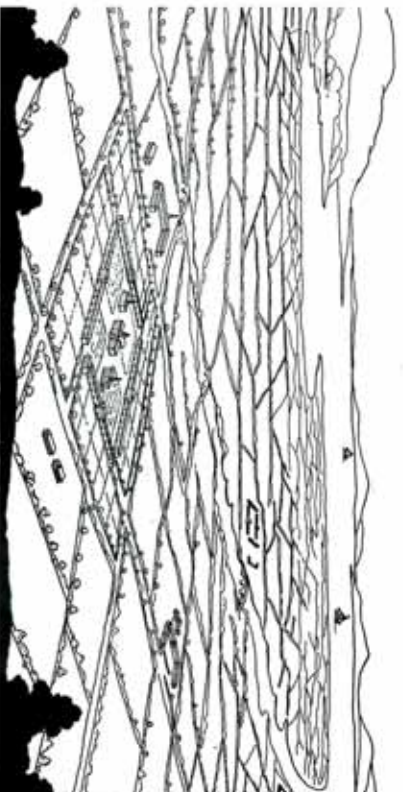


xavier bonnaud

de la ville au technocosme

le meilleur des mondes ?



comme un accordéon  l'atalante

le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon
qu'une main sadique tourmente.
blaise cendrars

Illustration de la couverture : Village d'harmonie et de coopération, dessin
annexé au rapport de Robert Owen, 1817. Cliché DR.

© Librairie L'Atalante, 2008

ISBN 978-2-84172-400-0

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes
www.l-atalante.com

*Il est au cœur du monde occidental
un conflit sans espoir, sous quelque
forme que nous le découvriions : celui
de l'homme et de ce qu'il a créé.*

André Malraux,
La Tentation de l'Occident.

Avant-propos

Nous vivons dans un environnement en constante transformation. Le désir de nouveauté, le foisonnement créatif, la maturité technique et le jeu de la concurrence produisent des effets concrets sur notre cadre de vie, accélérant la redefinition de nos habitats, mais aussi l'évolution de nos mœurs et de nos représentations.

Cette reconfiguration des établissements humains* est à l'œuvre depuis les origines de l'histoire humaine. Elle a commencé par la sédentarisation des campements, s'est poursuivie dans le lent façonnement de bourgs et de cités, au gré de la spécificité des économies et des civilisations. Pendant très longtemps, et cela quelles que soient leurs dimensions, les villes ont baigné dans un vaste océan de ruralité, comme autant d'îles ponctuelles ancrées dans leurs terroirs et reliées de loin par de fragiles liaisons terrestres ou maritimes. La révolution industrielle a bouleversé ce rapport villes-campagnes, vidant fortement ces dernières de leurs populations et réorganisant les sociétés autour de la nouvelle dynamique des centres indus-

* Défini en 1976 lors de la conférence « Habitat » des Nations unies à Vancouver, le concept d'établissements humains englobe des notions qui étaient jusqu'alors traitées séparément (le logement, la construction et la planification urbaine) pour mieux les mettre en relation avec les nouveaux enjeux rattachés à l'environnement et au développement. La communauté humaine est ainsi envisagée conjointement dans ses dimensions sociales, matérielles, culturelles et spirituelles. (NDE.)

triels. Cette expansion s'est accrue au cours du XX^e siècle. Avec des démarrages différés, toutes les régions du monde ont rejoint ce phénomène massif de regroupement humain. Toujours plus peuplées, toujours plus nombreuses et toujours plus étalées, les villes sont partout sorties de leur lit, ouvrant de nouveaux paysages et définissant les contours de modes de vie nouveaux. Cette urbanisation généralisée a induit un bouleversement sans précédent du mode d'installation des hommes sur leur planète. L'organisation quotidienne ne se fonde plus désormais, pour l'immense majorité de la population terrestre, dans la continuité de modes de vie ancestraux mais dans l'invention quotidienne de leur survie et de leur destin à partir des nouvelles conditions d'environnement que proposent ces territoires urbains sans précédent. Ceux-ci, puissamment « interreliés » mais aussi fortement ségrégués, constituent désormais, et de manière écrasante, l'assise territoriale de notre humanité.

À l'orée de ce nouveau millénaire, cette aventure se déploie avec une amplitude nouvelle. Sous l'impulsion des grandes aires métropolitaines, cette donne urbaine s'intensifie plus encore. Infrastructures globales, outils individuels, systèmes et réseaux inédits sont en train de métamorphoser nos territoires et nos manières de les habiter, les éloignant rapidement des référents antérieurs. Chacun d'entre nous ressent bien, à son échelle, combien notre condition urbaine se fait plus complexe, plus artificielle, plus englobante. Michel Serres parle à ce propos de l'« appareillage » de l'humanité, d'une mise en mouvement de tous vers de nouveaux horizons.

Depuis ses premiers assemblages, la ville a renforcé la part de ce que l'homme construit (artefact) face à l'ensemble des données préexistantes et/ou étrangères à son emprise (la nature). Sous l'impulsion de la maîtrise technique occidentale, l'aspiration à la transformation, à la création, à la nouveauté,

mais aussi les enjeux de rivalité ont accordé une place toujours plus importante au « fabriqué par l'homme ». Formidablement outillés, nous habitons désormais dans ce que nous avons construit. Nous découvrons avec étonnement et enthousiasme, mais aussi avec doutes et embarras, ces nouvelles manières d'aménager les territoires et d'installer nos vies. Tout cela se fait à partir d'un gradient d'artificialité et de technicité sans antécédent, qui en constitue le vecteur principal et qui en modèle, en conséquence, puissamment la structure, les contours et le devenir. De sorte qu'après être passés de la ville à l'urbain, nous transitionnons aujourd'hui du monde urbain vers un technocosme. C'est cette transition que nous allons mettre en relief et interroger dans cet essai.

Trois échelles nous permettront d'évaluer ce bouleversement, chacune donnant accès à un champ de reconfigurations.

— L'échelle personnelle (quotidienne, intime et subjective) : elle est le théâtre permanent des stratégies d'assimilation, d'accaparement et d'accaparement dans lesquelles nous sommes pris ;

— L'échelle des reconfigurations territoriales et sociétales : il s'y définit de nouveaux assemblages urbains et de nouvelles recompositions sociales, mais surtout s'y concrétisent, pour l'immense majorité de l'espèce humaine, de nouvelles conditions de milieux ;

— L'échelle des reconfigurations anthropologiques : l'agence-ment de lieux, point par point, comme le long des réseaux, accélère les transformations individuelles et collectives. Le technocosme qui s'édifie participe pleinement de la dynamique d'auto-amplification des potentialités de l'humain. Notre performance opératoire permet de recomposer de manière intensive et extensive nos conditions d'existence avec une puissance et un niveau d'englobement jamais mis en œuvre.

Plus qu'une nouvelle disposition de nos habitats, il nous semble que ce qui est en train de se profiler, ce sont les prémisses de nouvelles installations dans l'espace et dans le vivant. La synergie des nouveautés met en œuvre un technocosme comme cadre et accompagnement d'une « anthropotechnie » plus déterminante. Une telle capacité de transformation à la fois attiré et inquiète, renforçant l'incertitude vis-à-vis du futur. Quoi qu'il en soit, notre aptitude à construire, surpuissante, ouvre un destin indéterminé et nous pousse à y réfléchir. C'est à partir de visites, de rencontres inévitablement subjectives et ambivalentes dans les postes avancés de cette immense composition collective que nous allons progressivement construire ces questionnements. Nous relierons ensuite ces impressions à des problématiques urbanistiques et philosophiques plus étendues, interrogeant le devenir de nos sociétés artificielles et hyperurbaines. Dans tous les cas, nous abordons ce technocosme comme un grand chantier : nous le visions avec l'œil enthousiaste et exigeant de l'architecte et du citoyen face aux constructions humaines. Bonne visite.

Vues du technocosme

Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'action n'ont point d'autres sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. Nous oubliions pourquoi nous le faisons courir. La course, précisément, l'emporte sur son objet. Et il en est toujours de même. [...] Ainsi, dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement des voies ferrées, à l'érection des usines, au forage de puits de pétrole. Nous avions un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes. Notre morale fut, pendant la durée de la conquête, une morale de soldat. [...] Il nous faut rendre vivante cette maison nerveuse qui n'a point encore de visage. La vérité, pour l'un, fut de bâtir, elle est, pour l'autre, d'habiter.

Antoine de Saint-Exupéry,
Terre des hommes, 1939.

La « téléréalité », le promeneur et l'urbaniste

Chaque été, de nouvelles émissions scénarisent des aventures humaines ensoleillées, avec leurs cadrages serrés, leurs rythmes haletants et leurs retours sur l'événement à la manière des commentaires sportifs. Ces programmes nous transportent dans des décors tropicaux qui incarnent idéalement l'insouciance banalisée d'un quotidien délocalisé. Toutefois, même au soleil se tient une compétition implacable dont l'exclusion est le moteur principal, mettant en résonance le risque de zapping existentiel qui pend au nez de chacun, au moindre oubli des obligations de performance. Le succès de ces plages horaires fait écho à ce qui travaille notre organisation sociale : non pas la

Conclusion

Le haut-commissaire en avait toujours été persuadé : sur le tapis vert du casino de la vie et de l'évolution, trois joueurs étaient assis. L'être humain, la nature et la machine. Lui, il était du côté de la machine. Et ce que l'être humain ne savait pas, c'est que la nature aussi jouait la carte de la machine. La nature attendait la machine, comme un accourir radieux, un accomplissement ultime.

Il n'y avait que les fables qui confondaient leur faiblesse avec un humanisme mortifère, comme ce jeune Kieffer qui il faudrait surveiller de près, pour penser qu'Elle était un monstre alors qu'Elle était notre fin logique, notre rédemption, la garantie de notre survie.

Jerôme Leroy, Big Sister.

Mentalement et physiquement, l'homme est ainsi l'habitant, pendant la majeure partie de sa vie, d'un univers purement humain, et en quelque sorte « fabriqué-maison », creusé par lui-même dans le cosmos immense et non humain qui l'entoure, et sans lequel ni cet univers ni lui-même ne pourraient exister. À l'intérieur de cette catacombe priées, nous édifions pour nous-mêmes un petit monde à nous, construit avec un assortiment étrange de matériaux – des intérêts et des « idéals », des mots et des technologies, des désirs et des rêveries en plein jour, des projets ouverts et des institutions, des diables et des démons imaginaires. Là, parmi les projections agrandies de notre personnalité, nous exécutons nos bouffonneries curieuses et perpétons nos crimes et nos démences, nous pensons les pensées et ressentons les émotions appropriées à notre milieu fabriqué par l'homme, nous chérissons nos folles ambitions qui seules donnent une signification à une maison de fous. Mais pendant tout ce temps, en dépit des bruits de la radio et des tubes à néon, la nuit et les étoiles sont là – juste au-delà du dernier arrêt des autobus, juste au-dessus du dais de fumée illuminée. C'est là un fait que les habitants de la catacombe humaine trouvent trop facile, hélas, d'oublier : mais, qu'ils oublient ou s'en soient rien, cela demeure toujours un fait. La nuit et les étoiles sont toujours là.

Aldous Huxley, « Les portes de la perception »,
in *L'Homme et la réalité*.

Le questionnement sur la nécessité de limiter l'usage des techniques est engagé dans une multitude de domaines, les biotechnologies, les OGM, la procréation médicalement assistée et, bien entendu, le nucléaire. Depuis son apparition comme arme de destruction massive, la technologie nucléaire a nécessité la mise en place d'une régulation face à son extrême danger : des instances internationales et la signature de traités encadrent sa non-prolifération d'autant que, chaque jour, l'actualité internationale doit gérer cycliquement les questions géostratégiques que pose son éventuelle propagation à de nouveaux pays. Le domaine du nucléaire illustre donc parfaitement ces tentatives d'encadrement de la dangerosité latente de la connaissance technique contemporaine. Dans d'autres secteurs, l'évaluation des menaces est plus délicate et sujette à de longues expertises et de vives controverses. Si l'on examine de près l'urbanisme et l'échelle de modélisation de nos conditions d'environnement, on observe une ingénierie complexe, sophistiquée et experte, issue de l'articulation de techniques particulières ayant chacune leur champ de compétence et leur savoir-faire. Tenter d'évaluer l'éventuelle nocivité de ces développements urbains n'a aucun caractère d'évidence tant leurs mises en œuvre dépassent le seul cadre scientifique : leurs appréciations sont empreintes de subjectivité et leurs évolutions sont soumises à des régulations politiques.

Notre projet n'est donc pas de prédire ou de juger *a priori* telle ou telle orientation, mais plus d'interroger la consistance de ces milieux à très haute teneur technique que deviennent nos métropoles. Accompagnant ces reconfigurations successives, un véritable génie de l'artificiel est à l'œuvre tout au long de l'histoire des cités : celles-ci se sont structurées selon un degré croissant de complexité technique, sociale et spatiale. Plus qu'une opposition trop stricte entre des modèles antagonistes, c'est la proportionnalité entre cette sophistication tech-

nique, sa présente accélération et les éléments moins rapidement évolutifs de notre condition humaine qui nous préoccupent. Nous avons vu que ce modèle dominant nous engage actuellement dans un évolutionnisme clairement technodépendant. Revendiqué par ses détracteurs les plus engagés, ce modèle s'ouvre de manière volontariste vers l'extérieur de la condition humaine dans un mouvement d'extraction accélérée des référents humanistes qui constituent encore le ciment fragile de notre histoire. Un « hégémonisme évolutionniste » est en train de se déployer à partir des technosciences et de leur emprise de plus en plus prégnante sur l'équipement de notre environnement quotidien. Il assume et accentue l'asymétrie entre la science et la société, mettant en œuvre sa croyance dans l'influence régulatrice et stabilisatrice des techniques et de l'environnement qu'elles génèrent sur les individus et les sociétés. L'apport de la cybernétique est révélateur de cette tendance. Opérante depuis 1948, elle est née de la synthèse des recherches dans le domaine des mathématiques, de la technologie, de la biologie et de la psychologie. Elle a jeté les bases d'une nouvelle science à support mathématique destinée à couvrir tous les phénomènes qui mettent en jeu des mécanismes de traitement de l'information. Cette connaissance cybernétique permet l'automatisation d'un grand nombre d'opérations de toutes sortes. En raison du traumatisme créé par les deux guerres mondiales, la perte de confiance dans l'homme a encouragé les hommes à confier la gestion de leurs affaires à un système d'information global structuré par une rationalité opérante. D'immenses potentialités offertes par ce nouveau traitement de l'information vont ainsi se développer à travers de nouvelles technologies de l'information et de la communication, entraînant implicitement l'effacement de toute forme de barrière et de hiérarchie entre l'homme et la machine ou entre l'homme, ses outils et ses réseaux.

L'enthousiasme excessif envers la culture cybernétique dote les machines d'un investissement utopique, renforçant *de facto* la tendance à penser l'homme à partir de la machine et ses articulations logiques. Si les machines à calculer réalisent des opérations typiques de la pensée, certains scientifiques en viennent à conclure que la pensée est de nature cybernétique, réduisant progressivement sa dimension intuitive⁶⁷. Cette rationalisation se diffuse dans les représentations de l'organisation sociale mettant les expertises techniques sur le devant de la scène : auréolées d'une prétendue dimension objective, ces dernières assoient une légitimité qui s'affiche en rivalité avec le débat public ou avec la confrontation politique. La culture technique imprègne la société de manière progressive, revendiquant souvent à juste titre l'amélioration des conditions de vie, mais déployant en parallèle le risque d'une régulation sociale sous la juridiction de l'opérateur. Les individus sont en effet intégrés dans une grande équation systémique, convertis en centre de traitement d'informations diverses, maillons d'un immense système de communication globale.

Et nous nous découvrons, finalement, habitants de ce technocosme agglutinés aux terminaux de ce « mégarsseau informationnel global ». Soit par besoin compulsif de face-à-face, soit à la manière d'un pantoptique utilitariste qui exigerait notre disponibilité, de nombreuses autres formes d'expérience du monde ne trouvent plus place derrière cet accaparement quotidien. Ainsi, fort de sa capacité à changer le cours des choses, aveuglé par sa puissance concrète, cet idéal évolutionniste « protochronologique » refuse d'évaluer le potentiel des transformations sociales et environnementales des innovations qu'il promeut. Baignée dans un optimisme de circonstance, sa fougue constructrice prend souvent des allures de propagande. Sa vision « futurocentrique » ne donne d'ailleurs pas de valeur à ce qui se perd en route, tant la nouveauté technique fait l'objet

d'un investissement idolâtre. Elle est assise sur la croyance selon laquelle on peut jouir de tous les avantages d'une technologie compliquée et constamment en progrès sans avoir à en payer les désavantages compensatoires. Pourrant, les rivalités exacerbées par l'esprit du capitalisme, la quête absurde de profits colossaux, bref une effervescence contemporaine bien palpable, nous engageent toujours plus intensément vers un nouveau façonnement ergonomique qui nous subordonne à une superstructure artificielle dont nous dépendons toujours un peu plus chaque année pour survivre. Bien sûr, des outils individuels, ludiques et à forte présence sensorielle équipent superbement le désir d'individuation de chacun, nous faisant parfois oublier les risques de ce façonnement sourd. Ce sont de magnifiques outils sophistiqués, mais aussi les vecteurs en permanence réactualisés de la concurrence mondiale dans le cadre d'une économie de plus en plus dominée par le tertiaire. Cet outillage se présente aussi comme l'armature d'une administration de plus en plus ciblée sur nos vies privées, intrusive car elle recompose nos caractéristiques individuelles en autant de données numérisées et utilisables. Il est clair que le projet cybernétique d'une gestion automatisée des comportements humains est rendu scientifiquement plus réalisable dans une cité irriguée de terminaux de toutes sortes. Mais une recomposition si totalisante de la relation entre nos corps et le monde comporte les risques d'une dérive vers un totalitarisme « *soft* », « *cool* » dans sa communication et dans les mirages de son autopromotion, mais qui pourrait gravement altérer l'essence politique et démocratique de notre organisation sociale en la mettant en concurrence avec la puissance de feu de véritables procédures informatisées et automatisées de gestion des populations.

Nous avons vu au fil de cet essai combien la technique n'est pas un instrument neutre et sans effet. Nous ne pouvons pas

espérer un rapport ancillaire avec elle, sauf à nous enfermer dans deux postures. Soit nous cantonner dans une arrogance de caste, un imaginaire de dominant, c'est-à-dire croire qu'il sera toujours possible de diriger le cours des choses ; soit nous cloîtrer dans un fondamentalisme ontologique et soutenir contre les évidences de la longue durée l'intangibilité de l'essence de l'homme. Nous ne pouvons pas non plus, comme le proposent les prophètes de la transhumanité, nous soumettre au processus aléatoire de l'auto-accroissement d'un système technicien demeuré sans verser dans un nihilisme désincarné. Il nous faut alors reconnaître la puissance de la technique, sa transcendance opératoire, transformatrice de nos conditions d'environnement, mais aussi potentiellement de nos corps, de nos représentations, et à terme de notre espèce. À partir de nombreux points qui s'assemblent en réseaux toujours plus denses, s'installent, empreintes d'un fort sentiment d'irréversibilité, les nouvelles données physiques de cette phase intensive de mondialisation, d'unification et d'intégration de tous dans le technocosme. On entrevoit, pour le meilleur ou pour le pire, un processus collectif de création, artificiel et anonyme, sans autre orientation que ce qui se dévoile après coup comme ayant été faisable. La ville se transforme ainsi petit à petit en un nuage technique de performance croissante. Ce décor reste encore énigmatique tant ce nouveau milieu nous affranchit de contraintes et de pesanteurs qui avaient profondément constitué nos identités.

Un technocosme s'insinue donc, se substituant à l'écosystème planétaire, renouvelant les modes d'emploi et la puissance des établissements humains. Produits de l'histoire mais aussi lieux où s'est faite l'histoire, les villes auront un temps participé aux besoins de stabilisation symbolique de l'espèce humaine. Il semble que notre économie évolutive s'investisse progressivement au-delà des assemblages de pierre, dans le partage d'une vibration, d'une représentation colorée du monde que chacun

recompose selon les filtres qu'il choisit à partir des possibilités de modelage que lui offre cet environnement hautement technicisé. Ces modélisations, collectives et égocentrées, accompagnent le basculement, sans retour possible, d'une civilisation encore puissamment spiritualiste et symbolique vers une civilisation franchement matérialiste et technique. L'idéal scientifique présente la forme dominante et efficace du projet d'unification et de stabilisation de l'ensemble de l'espèce humaine⁶⁸ qui avait été précédemment envisagé dans la forme historique et politique de la cité. Ce nouvel habitat exige de chacun un travail d'accompagnement, d'assimilation, d'appropriation. Toutefois, sous couvert de sécurisation et de fluidification des relations sociales, la désagrégation de l'entreprise politique et démocratique de la cité constitue une des menaces majeures de ce technocosme.

Technocosme et expérience individuelle

Cette chaumière incarne les joissances que rend possibles le fait d'être à égalité dans la société. La note dominante ici, c'est l'auto-suffisance. Nous devons saisir que les produits de consommation et les biens superflus que possède un être humain réduisent sa capacité de tirer joie de son environnement.

Ivan Illich, « Le message de la chaumière de Bapu »,
in *Dans le miroir du passé*.

Lors de nos promenades dans ce technocosme en chantier, nous avons perçu combien les formes physiques de la société actuelle ne s'édifient plus « ni dans l'encreinte de fortifications de pierre, ni dans les frontières politiques des États mais dans le boir-donnement sans fin des vibrations électromagnétiques⁶⁹ ». Les hommes, les territoires et les objets techno-industriels s'assemblent en un nouveau biotope hybride. Coïncidence cependant,

ce qui apparaît comme une possible libération vis-à-vis des contraintes matérielles donne à voir en même temps une grande détérioration de l'écosystème terrestre, altérant jusqu'au devenir de l'aventure humaine. Cette simultanéité interroge l'énergie, la détermination et la compétence investies dans le remodelage de nos manières de vivre. Nous sommes les acteurs et les témoins d'un déferlement de puissances constructives qui rencontre mal la géosphère. L'investissement massif de nos connaissances et de nos énergies dans cette « reconstruction » du monde produit à la fois un degré d'enfermement renforcé dans le technocosme et un éloignement face aux contraintes réelles de la planète. Malgré les discours qui promettent une réorientation des modes de développement actuels, se maintient une profonde distorsion entre l'assise des établissements humains et les contraintes physiques de l'organisation des milieux. L'atmosphère, mais aussi la zoosphère, l'hydrosphère, la biosphère, la lithosphère, bref, toutes les dimensions de notre assise planétaire, sont mobilisées dans ce projet artificiel de technosphère. Ainsi, en dialogue étrange avec cette performance constructiviste qui prend, quelle qu'en soit l'échelle, des allures de compétition sportive (plus grand, plus brillant, plus rapide, plus cher, plus gros, etc.), nous en faisons quotidiennement le constat. Les grands déséquilibres de notre système planétaire sont malmenés, autant par le dérèglement climatique, la dureté du monde économique, l'ensauvagement du climat social que par les difficultés individuelles liées au travail d'adaptation demandé à chacun.

Annie Le Brun (poète et essayiste née en 1942) met d'ailleurs parfaitement en évidence cette intensification des retombées internes⁷⁰. Elle dénonce les formes d'ancêtrement qui menacent les nouveaux modes d'échange, l'enjôlement de l'ennui et une impuissance diffuse et quasi générale à relier les événements, les idées ou les formes aux corps qui les produisent et sur lesquels ils ont des effets. Elle y voit la marque

d'une interiorisation de la technique, de son influence autant sur nos milieux que sur nos esprits. La pollution lumineuse, par exemple, a des répercussions qui dépassent le simple éclairage nocturne de la croûte terrestre. Elle menace notre « nuit mentale, tout ce qu'il y a d'obscur dans la liberté, et vise l'éclairage total, implique une objectivation de toutes les zones d'ombre qui ne peut que nous amener à confondre réalité et positivité⁷¹ ».

Nous avons vu que l'artificialisation excessive du technocosme altère les compétences multidimensionnelles de l'existence humaine. Et bien que nos esprits soient hypnotisés par la ritournelle des écrans, nos corps ne sont heureusement pas dupes. Nous ne pouvons pas charnellement dissocier le sort réservé à notre imaginaire de celui attribué à notre environnement physique. Ainsi, « comment ne pas être frappé par la simultanéité de cette entreprise de raiissage de la forêt mentale avec l'ancêtrement des zones boisées d'Amérique du Sud sous le prétexte d'y faire passer des autoroutes ? Comment douter qu'à la rupture des grands équilibres biologiques ne corresponde pas une rupture comparable des grands équilibres sensibles dans lesquels notre pensée trouverait encore à se nourrir⁷² ? »

Les dégradations environnementales viennent du reste couvrir l'impasse d'une idéologie du développement technologique et en même temps, par leur forte répercussion intérieure, nous montrent l'urgence à réagir face aux dégâts répétés. Notre humanité peut donc se trouver menacée, à moyen terme, autant par le ravage physique de l'écosystème (conditions d'environnement externes) que par la surexposition psychique du « trop de réalité » d'une société de masse totalement technicisée, c'est-à-dire entièrement administrée (conditions internes).

Une certaine transe technique et la quête autant amnésique qu'utopique d'un univers enfin « fabriqué sur mesure » fon-

tionnement désormais comme un agencement optimum, majoritairement admis et se superposant à la toile de fond d'un écosystème planétaire atrophie. Réduits à un statut de cyborgs, déportés à l'extrême marge de notre condition humaine, nous risquons de nous trouver bientôt mobilisés comme sous-traitants à ouvrir aux programmes d'ajustements exigés par les dégradations économiques et environnementales en cascade. Conjointement, un nouvel environnement se propose à chacun : pliance spectaculaire, mélange d'images suaves et de récits dégradés (l'actualité comme un mélange de météo, de faits divers et de sport), qui saturent notre quotidien. Le flottement de ces vibrations hors-sol résonnerait alors comme un épanouissement « *light* », lumineux et allégé, sur fond d'infrastructures sociopolitiques strictes mais nécessaires, comptent tenu des impératifs de sécurité publique et environnementale.

Que dire alors du déracinement intérieur qui accompagne cette recomposition de nos existences ? Cet appel techniciste, puissant et savoureux, fait écho à un idéal ancestral d'allègement. Rendu enfin abordable, il se déploie par plus de rationalisation, de prédictibilité et de perfectibilité matérielle. Il est ouvert, cumulatif et extensible à l'infini. Il nous laisse entrevoir qu'il est possible de résider dans un intérieur commun fabriqué sur mesure, immergé dans un jeu de recombinaisons sensorielles et cognitives appropriées. On en voit la possibilité par l'architecture des macrosystèmes électroniques qui accueillent des plages de plus en plus importantes de notre vie éveillée et préparent une reconfiguration holographique encore plus accomplie. Une telle recomposition de nos habitudes ouvre un crépitement « technocosmique » inédit. Nous habitons alors un univers reconstruit par l'extérieur, à partir d'une habileté technique telle, qu'elle permet des reconfigurations dépassant nos capacités physiologiques de réception ou de décodage ; les nourritures sensorielles, imaginaires et cognitives qui nous sont

offertes pouvant aller jusqu'à siphonner toute vitalité, toutes velléités d'autres choses. La technicisation des territoires et des imaginaires allant en effet de pair.

Chaque nouvel outil ouvre des ramifications inattendues vers l'intérieur de nous-mêmes en même temps qu'il concrétise un idéal d'épanouissement dans la recombinaison précise d'un pan de notre existence. Chaque outil propose une tentative de contournement de la matérialité du monde, de sa pesanteur, de son inertie et de ses contraintes réelles. Grâce à un prodigieux déploiement technique, notre appréciation du réel, nos modes d'habiter peuvent devenir plus légers, plus ouverts, plus mobiles et plus aériens, mais, en même temps, notre réalité sensorielle se trouve de plus en plus interpellée par des injonctions programmées à voir, à sentir, à goûter et à consommer. Revenons une dernière fois sur la démultiplication des écrans et leur capacité de recomposer la visibilité de notre horizon extérieur commun. Que nous masque leur déferlement ? Sûrement de nouvelles difficultés d'accès à notre horizon intérieur. Ils surexposent, déprécient, dégradent notre capacité personnelle à faire émerger nos propres images, à leur donner sens comme prerogative irremédiable de notre subjectivité, de notre identité et comme capacité à saisir le monde dans une dimension sensible et symbolique.

À l'échelle de nos aménagements urbains, un tel mode de développement fabriqué pour chacun d'entre nous le piège d'un horizon existentiel barricadé. Une autre menace, individuelle celle-là, du technocosme réside alors dans sa capacité à recapitoner la réalité de notre « monde vécu ».

Table

<i>Avant-propos</i>	9
Vues du technocosme	13
<i>La téléralité, le promeneur et l'urbaniste</i> – <i>Recomposition urbaine</i> – <i>Grands voyageurs</i> – <i>Quartiers sous surveillance</i> – <i>Le virtuel comme nouvelle utopie</i> – <i>Déranges interelles urbains</i> – <i>L'idéal de puissance et le risque de dépossession</i> – <i>L'étrangeté soudaine d'un face-à-face avec le robot</i>	
Retour de chantier	51
<i>L'énoncé de tonalités</i> – <i>L'inensification de paradoxes</i> – <i>Différents modèles et imaginaires urbains</i> – <i>Les risques d'emballément technoscientifique de l'urbain</i> – <i>La civilisation post-humaine et ses technophobes</i> – <i>Les affres de la mystique techniciste</i>	
Aventure technique et expérience humaine	87
<i>Histoire et devenir de la liberté d'expérimentation</i> – <i>L'embaras de l'habitant vis-à-vis d'un milieu hybride</i> – <i>Ancrage corporel et objectivité</i> – <i>Desincarnation, dépersonnalisation</i> – <i>La possibilité de se réaliser en sa condition terrestre</i> – <i>Le caractère multidimensionnel de l'existence humaine</i>	
Conclusion	121